



La conquête de la Montagne de Glace.

## LA CONQUÊTE

## DE LA MONTAGNE DE GLACE

I



N ces temps heureux où les fées et les génies ne dédaignaient pas de visiter notre pauvre terre, vivaient un roi et une reine d'une sottise démesurée. Un jour qu'ils s'entretenaient de la naissance prochaine de leur premier enfant, le roi dit à la reine :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait bien de prier les fées et les génies d'assister à la naissance de notre premier né, afin qu'ils puissent douer l'héritier de notre couronne ?

La reine, enchantée de l'idée de son mari, l'approuva

fort et l'engagea à faire dresser une liste de toutes les fées de l'univers. Cette nomenclature occupa quatre énormes volumes. Au moment où l'enfant royal vint au monde, le roi, en bonnet de nuit, s'établit devant son grand livre, et le voilà criant à tue-tête :



— Je vous conjure et vous prie, fée *une telle*, génie *un tel*, de m'honorer de votre visite et de venir douer mon enfant.

Il se pressait si fort et il était si profondément ému, qu'il ne prononça pas trois noms comme ils étaient écrits.

D'un autre côté la reine s'égosillait à force de crier :

— Que l'on apporte mes gâteaux, que l'on arrange mes présents.

Enfin on ne savait auquel entendre.

Le roi employa deux longues heures à lire dans son grand livre, et cependant il n'en était encore qu'à la troisième page, quand on lui fit observer que plusieurs fées ou génies l'attendaient dans la grande salle du palais, et qu'ils s'impatientsaient de ne voir personne pour les recevoir dignement.

Il y courut, leur fit cent excuses, et leur demanda leur protection. Presque toute l'assemblée fut touchée de son extrême soumission, et lui promit de ne faire aucun mal à son fils ; ils l'assurèrent tous qu'il parviendrait à une grande vieillesse, et qu'il jouirait à un certain âge de tout le bonheur imaginable.

Mais pendant la lecture du roi, une fée négresse, dont il avait écrit le nom en lettres majuscules, dans la crainte de l'oublier, et dont jamais personne n'avait entendu parler, ayant été nommée des premières, arriva aussi des premières dans la grande salle. Ennuyée d'attendre et piquée de n'avoir pas été complimentée à la descente de son grand balai, sur lequel elle était venue du fond de la Guinée :

— Lis toujours, dit-elle entre ses dents ; ton fils n'en sera pas plus grand ; lis toujours, il ne sera qu'un *Courtebotte*.

Elle aurait sans doute entamé la litanie des défauts qu'elle voulait lui donner, si la bonne Guerlinguin, qui protégeait particulièrement le royaume et la famille royale, ne fût accourue d'elle-même, sans attendre le moment de son appel, et n'eût conjuré la négresse de modérer sa mauvaise humeur. Enfin, elles reçurent toutes leurs présents, rendirent visite à la reine, et retournèrent chacune à leurs affaires.

Quand tout le monde fut parti, Guerlinguin s'approcha et dit au roi :

— Vous n'avez rien fait de bien ; tout a été de travers. Pourquoi n'avez-vous pas daigné me consulter ? Mais les sots sont toujours méfiants ; vous ne m'avez pas seulement invitée, moi, dont vous connaissez les bontés.

— Ah ! madame, dit le roi, en se jetant à ses pieds, ai-je eu le temps de lire jusqu'à vous ? Voyez, en lui montrant la marque, si je n'en suis pas resté au commencement.

— Je ne suis pas piquée, lui dit-elle, de n'avoir pas été invitée : je ne prends pas garde à ces sortes de bagatelles avec les gens que j'aime ; sans cela, je n'aurais pas sauvé bien des malheurs à votre fils ; mais j'ai des vues sur lui, je dois vous l'enlever, et vous ne le reverrez que *tout couvert de fourrure*.

A ce mot, que le roi et la reine ne pouvaient comprendre dans un climat aussi chaud que celui qu'ils habitaient, ils fondirent en larmes. Guerlinguin leur dit de ne point s'affliger ; qu'elle avait été assez bonne et assez com-

plaisante pour laisser élever le roi par ses père et mère, qui l'avaient gâté, et si bien gâté qu'ils n'en avaient fait qu'un sot ; mais qu'elle ne voulait pas qu'il en fût de même de leur fils ; qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien autre chose, que de gouverner sagement leur royaume.

Elle ouvrit la fenêtre, mit le petit prince dans un panier, et s'élançant au dehors, elle glissa sur les airs, comme elle aurait pu faire avec des patins.

Le roi et la reine furent pénétrés d'une douleur inconcevable : ils se voyaient séparés d'un fils qu'ils avaient longtemps désiré. Ils s'occupèrent des dernières paroles de Guerlinguin :

— Vous ne le verrez, avait-elle dit, que *tout couvert de fourrure*.

L'on consulta tout le monde pour avoir l'explication de cette énigme, car les conseils sont le fort de ceux, ou qui ne peuvent prendre de parti, ou qui n'ont point de connaissances ; mais tous les consultés ne purent éclairer les deux majestés. On opina, et l'on se persuada aisément que



des fourrures devaient être une chose affreuse. Le roi et la reine prirent donc, à la suite de tous leurs conseils et de leurs réflexions, le sage parti de s'affliger tant que cela faisait pitié.

Revenons au petit prince. La fée l'emporta chez elle. Elle habitait un bel et bon château de campagne. En arrivant, elle ôta à une jeune paysanne l'enfant qu'elle nourrissait, et lui substituant le petit prince, elle lui fascina les yeux, au point qu'elle le crut toujours son propre enfant.

Il fut élevé par elle dans la basse-cour du château; mais à mesure qu'il avançait en âge, la fée le faisait venir plus souvent auprès d'elle, afin de cultiver en lui les dons de la nature. Cette sage fée était bien persuadée qu'une éducation simple et naturelle du côté de l'esprit, dure et fatigante du côté du corps, était le don le plus essentiel qu'elle pût donner à un prince.

Mais elle ne se borna pas là : elle résolut de le former par les traverses, les peines de l'esprit et la connaissance des hommes. Courtebotte avait, en effet, besoin de toutes les forces du cœur et de l'esprit; car, en augmentant en âge, il ne parvint pas à une haute stature; en récompense, il était agréable de visage, bien fait dans sa petite taille, et l'on voyait peu d'hommes plus nerveux et plus vigoureux que lui. Il avait, dès son enfance, exercé son courage dans les forêts, et plusieurs fois formé des troupes de jeunes gens de son âge, qui lui avaient toujours déferé le commandement : tant il est vrai que l'on fait presque toujours dans son enfance ce que l'on doit faire dans un

âge plus avancé. Les années fortifient les inclinations bonnes ou mauvaises; mais leur principe est presque toujours indiqué dans la jeunesse.

Courtebotte n'ignorait pas que le nom qu'il portait, sans en connaître aucun autre, était un sobriquet qu'on lui avait donné; mais pour s'en consoler, il s'était promis cent fois de l'illustrer et de le rendre recommandable.

La fée l'avertissait souvent, par des songes, qu'il devait incessamment quitter un pays où l'état d'une naissance aussi basse que la sienne faisait une sorte de reproche à l'élévation de son cœur. Ce fut la seule voie qu'elle employa pour lui inspirer le désir de mettre à fin les plus grandes aventures. Elle imprima fortement en lui la patience et la hardiesse, dont la réunion produit le sang-froid; et elle l'assura plusieurs fois que, tant qu'il serait vertueux, rien ne pourrait lui manquer dans les pays éloignés.

Pour le persuader davantage, quand elle le faisait venir auprès d'elle, elle ne l'entretenait que de couronnes conquises par des gens de son espèce, et de la réputation qu'ils avaient obtenue par leur valeur et par leur bonne conduite.

La tête remplie de toutes ces idées, le cœur naturellement haut et magnanime, et la taille des plus courtes, il arriva un jour dans une grande ville voisine du château de la fée : l'ardeur de la chasse l'avait emporté jusque-là. Il était monté sur un joli cheval alezan, dont la fée lui avait fait présent depuis peu. Simplement vêtu, il n'avait

point d'autres armes qu'un arc, des flèches et un épieu ; mais toute cette parure, quoiqu'un peu sauvage, avait une grâce merveilleuse sur sa personne.

Il arriva, dis-je, au moment où tous les habitants de la ville couraient à la grande place pour entendre ce que des étrangers avaient à publier. Leur cortège, leurs habillements et leurs équipages bizarres et inconnus dans le pays, attiraient la curiosité. Tout le monde courait donc ; car on a beau dire, on est badaud en tout pays.

Courtebotte courut aussi, et se trouva fort près des étrangers. Ils firent précéder la lecture qu'ils voulaient faire, par le bruit de plusieurs instruments de guerre. Quand les fanfares furent finies, un vénérable vieillard à barbe retroussée derrière les oreilles, lut à haute voix ce qui suit :

« Que toute la terre sache, que quiconque pourra conquérir la Montagne de glace, possédera non seulement la précieuse Zibeline, belle entre toutes les belles, mais encore tous les états dont elle doit être reine. »

— Voici, dit-il après ce cri-là, la liste de tous les princes qui, frappés de sa beauté ou de celle de ses portraits, ont péri en voulant mettre à fin l'entreprise proposée, et celle de ceux qui se sont nouvellement engagés pour la conquête.

Courtebotte se sentit alors animé du désir le plus violent que la gloire ait jamais excité dans un cœur. Il balançait cependant, en réfléchissant sur son état, et sur le peu de ressource qu'il avait ; mais au milieu de l'agitation que lui

causaient toutes les pensées qui le venaient assaillir en foule, le vieillard qui venait de faire la lecture, après s'être prosterné trois fois, découvrit une espèce de litière, et fit voir à toute l'assemblée le portrait de la belle Zibeline. Courtebotte en fut si frappé, que fendant la presse, et ne considérant plus rien, il demanda à s'inscrire.

Tous les étrangers apercevant sa petite figure, et la simplicité de ses vêtements, se regardaient entre eux, et ne savaient s'ils devaient accepter sa proposition, ou la refuser.

— Donnez, donnez ! que je signe, leur dit-il d'un ton haut. Savez-vous qui je suis ?

On obéit ; mais comme il était animé d'amour pour le portrait et de colère contre les étrangers, il n'eut pas le temps de choisir un autre nom que le sien, et signa *Courtebotte*.



A ce nom qui se trouvait à la suite de ceux de tant de princes, l'éclat de rire des étrangers fut violent.

— Coquins! leur dit-il, rendez grâce au portrait dont la garde vous est confiée; sans cela...

Il n'en dit pas davantage et s'éloigna d'eux en promettant de leur faire voir qui il était, et après toutefois avoir su le nom du pays de Zibeline, et le temps auquel il fallait s'y rendre pour tenter l'aventure.

Courtebotte, malgré son grand courage, se trouva rempli de tous les doutes qu'une pareille entreprise aurait pu causer à tout autre qu'à lui; mais comme il était fort connu dans la ville, comme il avait signé son propre nom que les trompettes avaient répété mille fois à la grande risée de tout le monde, et comme ses petits amis le vinrent féliciter en riant sur ses grands desseins, il se douta aisément que le bruit de cet événement devait s'être répandu jusqu'au château de la fée. Il n'osa donc y retourner ni se présenter devant celle qu'il croyait sa mère, surtout après avoir souscrit à l'espérance d'un royaume et d'une belle princesse. Il dit adieu à ses camarades et les assura qu'ils ne le reverraient que roi et mari de Zibeline, ou qu'il mourrait à la peine.

Il partit sans s'embarrasser davantage de tous les propos qu'on tenait dans le pays sur son entreprise. Les provinces en parlèrent après que la cour en eut beaucoup parlé, et cette cour était celle du roi son père et de la reine sa mère, qui ne savaient pas la part qu'ils avaient aux plaisanteries qu'on faisait de Courtebotte et qu'ils faisaient eux-mêmes.

## II



A. N.

COURTEBOTTE, SUR SON joli cheval, cheminait plongé dans ses pensées. Il n'est pas étonnant qu'il eût de profondes rêveries : le souvenir du portrait de Zibeline l'occupait; l'embar-

ras du voyage se présentait à lui; mais l'amour d'un côté, et de l'autre la honte de retourner au château de la fée, lui firent absolument prendre le parti du voyage.

Il lut l'affiche que lui avaient donnée les hérauts d'armes, et ne la trouva que médiocrement claire; elle était conçue en ces termes : « A quatre cents lieues du mont